**Hommage à Assia Djebar le 8 mars 2015**

**Par *Lydia GADA***

**Etudiante en Master 1**

**Littérature et culture francophones**

 **Hommage à un symbole.**

**Yves Bonnefoy -**poète, critique et traducteur français-a un jour dit «  *Quand nous avons à défier l’absence d’un être, le temps nous a dupé, le gouffre qui se creuse au cœur même de la présence, ou de l’entente […] c’est à la parole que nous venons comme un lieu préservé* » Je me retrouve, aujourd’hui et devant vous, dans le même élan que **Yves** pour rendre hommage à une Grande Dame. Une Romancière. Une Académicienne. Une Algérienne. Une Berbère. Assia Djebar.

 J’ordonne à mes mots de tourner. De tourner à leur gré. Qu’ils tournent afin que le pays baigne dans la lumière. Afin qu’ils sortent de l’ombre et qu’ils enfantent de l’espoir. Vous qui êtes là aujourd’hui, pour rendre un ultime, et probablement le premier hommage à Assia Djebar ne soyez pas tristes. A la fin de cette modeste manifestation, ne sortez pas de cette salle attristés de la disparition de cette auteure. Parce qu’elle était convaincue que l’écriture, et surtout la sienne, constituait une nécessité vitale. Une nécessité qui permet de lutter contre le péril, contre l’oubli et contre la mort. Oui, elle est morte. J’aurais aimé user d’un euphémisme, mais c’est ainsi. La perte d’Assia Djebar est ressentie par sa famille. Par ceux qui ne la connaissent pas. Mais croyez-vous vraiment qu’elle soit morte ? Nul besoin de vous poser la question. Soyez-en surs. Assia Djebar est vivante et elle le demeurera pour l’éternité. A travers ses livres, ses mots, ses métaphores, ses hommages et tout ce qu’elle a pu offrir à son pays, à la maison de son père et à tant d’autres. Pour mieux illustrer ces dires, elle dira dans une interview au Figaro où on lui posa la question : «Vous êtes une femme, d'origine algérienne, de culture musulmane, vous vivez à New York où vous enseignez la francophonie. Quel symbole représentez-vous?  » La réponse fut simple « **Je ne suis pas un symbole. Ma seule activité consiste à écrire. Chacun de mes livres est un pas vers la compréhension maghrébine, et une tentative d’entrer dans la modernité. Comme tous les écrivains, j’utilise ma culture et je rassemble plusieurs imaginaires » (**fin de citation**)**

 Je ne suis pas un symbole a-t-elle répondu. Humblement. En toute modestie. Fatma Zohra Imalayène est écrivaine. Historienne. Cinéaste. Dramaturge. Première femme admise à l’ENS. Militante pour le combat de la femme. Grande dame engagée. Et elle n’est pas un symbole ? J’étudie la langue française. La langue de Voltaire. Mais je ne crois pas qu’elle soit assez riche pour décrire cette dame. Oui, Assia Djebar n’est pas uniquement un symbole. C’est un monument. Un monument de la littérature algérienne, maghrébine et universelle. Ô grande dame que tu es ! Tu laisses derrière toi un parcours jalonné de succès. Tu effleuras avec ta plume le summum de l’art, de la littérature et du savoir. Le monde littéraire algérien, maghrébin, africain et universel est en deuil. Nous sommes tous affligés. Fidèle à ta vocation d’historienne que tu t’es forgée à travers ton écriture, tu nous guides. Tu nous fraies un chemin. Nous fais comprendre qu’il faut cerner l’origine du mal. Une façon de dire que nous devons, objectivement, regarder le passé. L’affronter avec ses moments de gloires, ses échecs et ses moments sombres. Car sans cela, il sera impossible de comprendre le présent et d’appréhender l’avenir avec sérénité. De là où tu te trouves, te rends-tu compte de l’importance de l’ensemble de ton œuvre ? Une œuvre qui s’insère dans l’histoire de ton pays. De Mon Algérie. De notre Algérie. Toi, toi qui t’es faite porte-parole de toutes les victimes de l’injustice, de la violence, de la torture. Toi, qui à travers tes diverses racines culturelles, as inscris la femme dans un univers qui veut l’enterrer et la faire taire. Dans un univers islamique et islamiste. Tu as mis en exergue son rôle. Tu as montré que l’Islam est une religion libératrice et mal interprétée par les fanatiques, « ces fous de Dieu ».

Conteuse des maux et des turbulences de ta société, tu as pratiqué la littérature. Comme un combat, comme une résistance et comme un bouclier. Ta plume a été trempée dans l’encrier de la poésie et de l’imagination. Tu te rappelles ? Tu as écrit «  J’écris contre la mort, j’écris contre l’oubli… J’écris dans l’espoir (dérisoire) de laisser une trace, une griffure sur un sable mouvant, dans la poussière qui monte, dans le Sahara qui monte ». Ton combat est celui de tant d’autres de tes confrères. Ceux et celles qui ont bataillé pour un monde meilleur. Tu t’es inscrite dans une lignée semblable à celle d’**Aimé Césaire,** quand il dit « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n’ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s’affaissent au cachot du désespoir ».

Assia Djebar, ton nom résonne encore en échos. Il résonnera toujours. Tu es la femme écrivaine la plus importante du Maghreb. Ton œuvre te survivra ! Car tu nous proposes une grille de lecture courageuse, originale du monde, de ses échecs et de ses failles. Symbole de l’émancipation des femmes. Algériennes soient-elles ou étrangères. « Il s » disent de toi historienne. Je rajouterais archéologue. Tu explores les entrailles de la terre, de ta terre, de tes ancêtres. Tu nous surprends toujours à ré-exploiter des terrains déjà défrichés. Tu retournes sur tes pas. Vers Cherchell, ta terre natale. La seule maison de ton père. L’antique Césarée. Tu as arpenté des sentiers de l’histoire, tu as labouré le champ fertile de la mémoire. Celle des femmes anonymes, battues, damnées, bourgeoises ou simples paysannes, citadines ou campagnardes. Tu déterres, tu rends hommage, tu témoignes et tu valorises. Tu as dépeint cela à travers Zoulikha. Une histoire recueillie vers 1976. Tu as disparus, mais tu nous lègues tes précieux livres où se mêlent fiction et réalité. Imaginaire et réel. Chaque confession, chaque hommage et chaque mot sont extraits de la boue de l’oubli. Le destin de Zoulikha est celui de tant de générations, de mères et de fille. Assia Djebar, tu n’es pas un symbole. Tu es un chercheur d’or. Tu découvres des trésors que tu rassembles avec amour, patience et dévouement.  Tu les transmets avec fougue et sous forme de mosaïque. Tu abolis les frontières entre présent et passé, entre les morts et les vivants. A notre tour de brouiller les pistes. Assia Djebar est-elle morte ? Noon !! Assia Djebar n’est pas morte. Elle fait partie des Immortels. Fille de Cherchell, ta place sur le cinquième fauteuil à l’Académie est vide. Quand on y pense, Grande Dame, tu es la dernière de ta génération, celle des années cinquante. Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Malek Haddad, Mohammed Dib et Kateb Yacine t’accueillent à bras ouverts. Tu les as rejoins au Paradis littéraire. Revenez-nous. Faites-nous rêver. Nous vous exprimons notre amertume. Notre désenchantement à l’encontre du silence qui vous a été imposé. A tous. Un silence assassin et complice. La désillusion est aujourd’hui très grande. Tes confrères, tu ne les as jamais oubliés. Tu leur as rendu hommage, un à un dans le Blanc d’Algérie. Implicitement ou explicitement.

 Triste constat que l’on fait aujourd’hui. L’absence de traductions de tes œuvres en Tamazight ou en langue arabe. Traduite dans plus de 23 langues dans le monde, quel hommage te rend ton pays ? Le symbole que tu refuses d’être, c’est à nous de le faire valoir. Nous la jeunesse d’aujourd’hui, l’espoir de demain. Parce que oui, « Ils » peuvent dire ce qu’ils veulent, censurer qui ils veulent. Mais disons-leur : Sachez qu’une dame de la stature d’Assia Djebar ne partira jamais. Elle ne disparaîtra jamais. Tout comme ceux qui ont brandi la plume au lieu des armes. Tout comme ceux pour qui, nous continuerons à nous battre. Tout comme Tahar Djaout, Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun, Rachid Mimouni, Malek Haddad, Kateb Yacine. Tous ceux qui avaient un idéal et un projet de société progressiste. Djebar, avec douceur et discrétion, tu n’as point cessé de briser des frontières, de démolir les murs grands et aveugles de prison construits et élevés par des hommes injustes. Au sommet, tu y places des femmes d’honneur et de valeur. Toi, fille de Cherchell, Fille de ton père, tu as su conjuguer tes mots à l’histoire de ce pays que tu chéris tant. Tu as exploité ta littérature à l’histoire de la femme berbère et arabo-musulmane. Tu as répondu aux questions ambiguës de l’Identité, de l’Amazighité et de l’algérianité. Comme l’a souligné **Amin Zaoui,** le seul écrivain algérien t’ayant rendu hommage, tu es la « Moudjahida Intellectuelle ». Fatma Zohra, le 6 février 2015, tu es retournée dans ton pays. Un dernier retour. L’ultime, celui de ta dernière volonté. Tu te reposes aujourd’hui à côté de ton père. A Cherchell. Au près des tiens. Sous et sur la terre de tes ancêtres. Cette terre que ton cœur, ton corps et ta plume ont toujours réclamés. Dans tes livres, tu as permis à des morts et à des disparus d’investir la parole et l’histoire. A notre tour de te laisser nous hanter. D’hanter nos bibliothèques, nos esprits, nos ruelles, nos librairies, nos terrasses.

 Le temps qui m’est accordé ne me permet pas d’en dire davantage. Pour conclure, je dirais qu’Assia Djebar avait raison. Sur tout et dans tout. Mais elle est un symbole, contrairement à ce qu’elle a déclaré. Je ne parlerai plus au passé. Mais au présent. Je m’adresse à toi. Tu es de ces géants de la pensé qu’il est plus que jamais nécessaire de faire connaître à cette jeunesse. Tu es notre fierté. Grâce à toi et à tes confrères, nous devons comprendre que la culture n’est pas de remettre des prix de complaisance. La culture et l’identité, c’est de militer pour un désir de vivre ensemble. De partager, de s’instruire, de réhabiliter l’histoire vraie de ce pays en évitant l’errance et en redonnant la dimension culturelle et historique que cette Algérie assaillie mérite. !!!